

Jean Pierre Ceton

# Entretiens avec Marguerite Duras

« On ne peut pas avoir écrit *Lol V. Stein*  
et désirer être encore à l'écrire »

Préface, notice et notes de Jean Cléder  
(Université Rennes 2)

**FB** François  
Bourin  
Editeur

# I

## (Re)commencements de l'écriture

*Trouville, appartement des Roches Noires. Nous nous étions donné rendez-vous en fin de matinée, nous avons déjà parlé des entretiens. Je lui avais proposé qu'on se parle comme on avait l'habitude de se parler.*

*Nous nous sommes assez vite assis autour de la table ronde du salon. Nous avons bavardé pendant l'installation de l'enregistreur et de deux micros sur la table. Ensuite la conversation sera interrompue toutes les demi-heures pour changer la bande magnétique.*

*Nous avons ri tout de suite et commencé l'enregistrement dès les essais de voix terminés durant lesquels Marguerite Duras chantonne une mélodie : Capri, c'est fini<sup>1</sup>.*

---

1. Pour un récit de cette rencontre, voir *La Fiction d'Emmedée*, *op. cit.*, p. 66 et suivantes. La chanson fredonnée est le célèbre tube qui a fait connaître Hervé Vilard en 1965.

*Marguerite Duras* : On a l'air de deux élèves... (*Rires.*)

*Jean Pierre Ceton* : ... J'ai bien aimé cette histoire de vieille dame, dans la rue de Londres, que vous m'avez racontée en arrivant, vous l'avez rencontrée... comme ça ?

*Marguerite Duras* : C'est moi qui lui ai adressé la parole... Elle était avec son chat. Elle était très vieille, elle est très vieille... On a parlé du chat et de Trouville et, à un moment donné, elle m'a dit : « Mais, vous n'êtes pas française, vous. » J'ai dit : « Si. » Elle m'a dit : « C'est curieux, non, pour moi, vous n'êtes pas française... » J'ai dit : « Vous m'avez vue quelque part, vous m'avez vue à la télévision ? Je suis Marguerite Duras ! » Alors elle a crié : « Venez voir là, tout près, venez sur le banc ! » Elle m'a regardée de très près et m'a dit : « Je ne vous reconnais pas, vous n'êtes pas Marguerite Duras. » J'ai dit : « Mais si ! »

C'est allé très loin. Je lui ai dit : « J'ai une carte d'identité, je peux vous la montrer. » Elle m'a dit : « Je ne peux plus lire, je suis à moitié aveugle, votre carte d'identité ne servirait à rien. » J'ai dit : « Vous savez, j'ai fait un film... » Je ne savais plus quoi faire, parce qu'elle me disait en même temps qu'elle serait heureuse si j'avais été Marguerite Duras. Je voulais qu'elle le soit mais je n'arrivais pas à la convaincre. Je lui ai dit : « J'ai fait un film qui s'appelle *Hiroshima mon amour*, que vous avez dû voir à la télévision. » Elle m'a répondu : « Oui, je l'ai vu, mais qui me prouve que c'est vous qui l'avez fait ?... »

Alors, je suis partie...

*Jean Pierre Ceton* : Marguerite Duras, l'été est fini, c'est l'automne... Nous sommes dans cet appartement qui est



au-dessus de la mer, celui dont vous parlez dans *Les Yeux verts*<sup>1</sup>...

*Marguerite Duras*: La chambre noire...

*Jean Pierre Ceton*: Ce n'est pas uniquement un lieu, la chambre noire?

*Marguerite Duras*: C'est un lieu qui peut se transporter, qui peut changer, c'est le lieu où on écrit, où il y a une table. Où l'on écrit.

*Jean Pierre Ceton*: Vous dites, il me semble, que la chambre noire, c'est le lieu du premier état de l'écrit<sup>2</sup>.

*Marguerite Duras*: ... Oui, là où il arrive.

*Jean Pierre Ceton*: Cet appartement au-dessus de la mer, c'est un lieu où vous avez écrit... pas mal de choses...

---

1. *Les Yeux verts* est un numéro spécial des *Cahiers du Cinéma* (n° 312-313, juin 1980), entièrement consacré à et confectionné par Marguerite Duras (avec Serge Daney, Pascal Bonitzer, François Regnault et Charles Tesson). Dans un assemblage qui étonne encore par sa très grande liberté de composition, ce volume centré sur le cinéma de et selon Marguerite Duras, présente des entretiens, des textes critiques, des photographies, des poèmes et documents inédits... Avec *Les Lieux de Marguerite Duras* (entretiens avec Michelle Porte, Les Éditions de Minuit, 1977), *Le Camion*, (Les Éditions de Minuit, 1977), et *La Couleur des mots* (entretiens avec Dominique Noguez, Benoît Jacob Éditions, 2001), c'est dans *Les Yeux verts* que l'écrivain-cinéaste expose le plus nettement ses positions sur le cinéma – parfois très violentes à l'encontre du «cinéma dominant» et des «cinéastes quantitatifs qui ont le succès massif» (p. 25).

2. Dans *L'Été 80*, la chambre noire désigne le lieu de l'écriture où s'élabore, depuis l'hôtel des Roches Noires surplombant la mer à Trouville, l'histoire de la jeune fille et l'enfant (*L'Été 80*, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 81). Reprenant cette histoire dix ans plus tard, Marguerite Duras reprend aussi l'image de la chambre noire dans *Yann Andréa Steiner* mais comme sacralisée, et connectée à une autre thématique: «Je les ai enfermés dans cette chambre noire égarée au-dessus du temps. Celle que j'appelle La Chambre des Juifs.» (*Yann Andréa Steiner*, P.O.L., 1992, p. 112.)

*Marguerite Duras* : Oui, j'ai écrit... *Le Ravissement de Lol V. Stein*... à cet endroit-là, voilà, où nous sommes.

*Jean Pierre Ceton* : Ici même ?

*Marguerite Duras* : À la place que j'ai là, c'est vrai.

*Jean Pierre Ceton* : Et c'est ici également que vous avez écrit ces articles qui ont été publiés dans le journal *Libération*, chaque mercredi, cet été, et dont le recueil va paraître aux Éditions de Minuit : il sort en librairie le 7 novembre...

*Marguerite Duras* : L'été 80, c'est là où je l'ai couvert, oui.

*Jean Pierre Ceton* : ... En 1980, vous avez beaucoup publié...

*Marguerite Duras* : Je me suis rattrapée...

*Jean Pierre Ceton* : Il y a eu d'abord *L'Homme assis dans le couloir*...

*Marguerite Duras* : Non, il y a eu *Les Yeux verts*...

*Jean Pierre Ceton* : *L'Homme assis dans le couloir*, c'est en mars-avril, non ?

*Marguerite Duras* : C'est après... Moi je ne pense pas aux dates de publication, je pense au moment où j'ai écrit ça... C'est après *Les Yeux verts*... C'est une fois *Les Yeux verts* embarqués, si vous voulez... puisque c'était le dernier texte dont je ne savais pas quoi faire... S'il fallait le mettre avec *Les Yeux verts* ou le séparer... C'est Jérôme Lindon des Éditions de Minuit qui a décidé de le publier.



© Mathilde Nobilet

*Jean Pierre Ceton*: À la fin de l'année 1979, dans la préface du *Navire Night*, vous écriviez: «Cinéma, fini. J'allais recommencer à écrire des livres, j'allais revenir au pays natal, à ce labeur terrifiant que j'avais quitté depuis dix ans<sup>1</sup>.»

*Marguerite Duras*: Oui. C'est vrai.

*Jean Pierre Ceton*: Vous n'aviez pratiquement pas écrit de textes, depuis, en somme, *L'Amour* en 1971<sup>2</sup>?

*Marguerite Duras*: Sans doute, je ne peux rien affirmer... J'ai écrit des films, j'ai écrit des films... Mais non, j'ai écrit! J'ai écrit *India Song*...

*Jean Pierre Ceton*: C'est un film...

*Marguerite Duras*: Non, non, c'était un livre! C'était un livre, et après j'ai fait le film...

*Jean Pierre Ceton*: Mais quand vous avez réalisé un film, il y a toujours eu, parallèlement ou avant, un texte.

*Marguerite Duras*: Ah oui, toujours... J'avais écrit *Aurélia Steiner*... J'ai écrit *Le Navire Night*... Ce sont des textes!

*Jean Pierre Ceton*: ... Cette phrase selon quoi vous reveniez au pays natal de l'écriture, c'était peut-être laisser entendre que lorsque vous faisiez des films vous n'écriviez pas vraiment...

---

1. Marguerite Duras, *Le Navire Night*, Mercure de France, 1979, p. 15.

2. Cette donnée est rarement prise en compte par la critique, qui considère Marguerite Duras essentiellement comme un écrivain: dans les années 1970, elle publie exclusivement des entretiens (*Les Parleuses*, 1977), et des textes d'origine cinématographique ou théâtrale (*India Song*, *Les Lieux de Marguerite Duras*, les *Aurélia Steiner*, *Le Navire Night*, etc.), parce qu'elle n'arrive plus à écrire directement – sans la médiation d'un autre support, d'une autre activité.



*Marguerite Duras* : Oui. Oui. *Aurélia*, le *Night – pas India Song* –, c'est des coups comme ça, vous savez comment ça vous arrive, des coups de foudre avec l'écriture... Mais c'est vrai que ce n'était pas le labeur de *L'Été 80*... Le labeur de *L'Été 80*, c'était effrayant... Dix semaines d'été<sup>1</sup>... c'était très long, très difficile. C'est ça que j'appelle le labeur. C'est un labeur que j'adore aussi. Qui me tue et que j'adore. Je n'y étais pas revenue comme ça, c'est vrai.

*Jean Pierre Ceton* : « Que j'adore »... C'est pourquoi vous dites le « pays natal » alors ?

*Marguerite Duras* : Oui. Là où je reviens, en définitive... C'est difficile de parler de ça... Presque impossible...

*Jean Pierre Ceton* : À Jean Paulhan, vous demandiez en 1960 – c'est pour ça que je me permets de poser cette question : « Pourquoi écrit-on<sup>2</sup> ? »

---

1. Dans l'avant-propos de *L'Été 80* (*op. cit.*), Marguerite Duras explique comment la sollicitation de Serge July (une chronique quotidienne dans *Libération* jugée trop contraignante) s'est transformée en chronique hebdomadaire : le desserrement de la contrainte a engendré un texte (ou un ensemble) tout à fait singulier du point de vue du genre, puisque le commentaire des événements de l'été 1980, et la chronique de la vie quotidienne, sont liés à la fiction par l'histoire d'une monitrice de colonie de vacances et d'un enfant.

2. À la question posée par Marguerite Duras, Jean Paulhan répond : « Je pense que la littérature apprend toujours à celui qui la fait à se voir lui-même et à voir le monde d'une façon plus précise ou plus complète qu'il ne le faisait jusque-là. C'est très difficile de voir le monde et de nous voir nous-mêmes, et cela pour une raison extrêmement claire : lorsque nous regardons, nous distrayons une partie de notre esprit ou de notre pensée, de sorte que ce que l'on voit ensuite est tout à fait faux et convenu. N'importe quelle littérature, même si elle est très médiocre, très ennuyeuse, est un effort pour voir le monde comme si nous n'y étions pas. C'est là tout de même le monde de la littérature. C'est ce que recherche et ce qu'obtient, pour tout le monde, la littérature. » (*Marguerite Duras, « Jean Paulhan. Lire des manuscrits », in Les Yeux verts, op. cit., p. 72.*)

*Marguerite Duras*: Oui, c'est plus la même réponse... Les raisons données sont les mêmes, mais elles sont diversement dites si vous voulez. Ce que disent Paulhan et Queneau je ne le reconnais pas quant à moi...

*Jean Pierre Ceton*: En l'occurrence, vous ne faisiez que leur demander, vous ne donniez pas la réponse...

*Marguerite Duras*: Oui, mais à ce moment-là, je pensais que Queneau avait raison. Nous étions liés, Queneau et moi... Je le pensais quand il parlait de travail, de profession, de communauté d'écrivains. Vous vous souvenez de ça ?

*Jean Pierre Ceton*: Il dit : « Ce qui m'a le plus frappé au cours de ces années de lecture de manuscrits, c'est qu'on voit très vite si un auteur, même totalement inconnu, appartient déjà, par vocation en quelque sorte, à la corporation des écrivains<sup>1</sup>. »

*Marguerite Duras*: ... Je pensais que c'était plausible, que c'était acceptable. Je ne le pense plus du tout... Je pense qu'il n'y a pas du tout de *communauté* d'écrivains. Je crois qu'il y a des communautés de tout, de tout, sauf d'écrivains... Il parlait en lecteur Gallimard, il parlait en lecteur, ce n'étaient pas des gens qui se consacraient uniquement à l'écriture, c'étaient des gens qui avaient des loisirs. Queneau

---

1. Marguerite Duras insiste régulièrement sur l'importance, au début de sa carrière, des encouragements qu'elle a reçus de Raymond Queneau, qui dit aussi dans cet entretien : « Un écrivain, c'est quelqu'un qui se rend compte qu'on n'écrit pas seulement pour se faire plaisir à soi-même, quelqu'un qui a conscience de ne pas être seul. L'homme, ou la femme, qui est véritablement intéressé par l'écriture sait qu'il appartient à la communauté des autres écrivains, qu'il a des contemporains qui le jugeront, qui le critiqueront, qui écriront parallèlement à lui. » (*Ibid.*, p. 74.)

## DEUX CONCEPTIONS DE L'ÉCRITURE

En filigrane de ces remarques transparait une distinction importante pour Marguerite Duras entre deux conceptions de l'écriture, qui recouvre partiellement (et temporairement) la distinction des sexes: d'un côté, une écriture concertée, surveillée, intellectuelle c'est-à-dire sans mystère et sans profondeur (le pôle masculin); de l'autre côté une écriture plus intuitive, qui serait gouvernée par le désir et exposée au non-savoir – le pôle féminin, qui n'est évidemment pas représenté seulement par des femmes. Ce partage s'exprime clairement, par exemple, dans *Les Lieux de Marguerite Duras*:

« On n'écrit pas du tout au même endroit que les hommes. Et quand les femmes n'écrivent pas dans le lieu du désir, elles n'écrivent pas, elles sont dans le plagiat<sup>1</sup>. »

On peut penser que cette poussée séparatiste a favorisé dans un premier temps la délimitation d'un périmètre de la création féminine – comme s'il fallait, en quelque sorte, la préserver des influences ou des tentatives d'annexion masculines. Elle reviendra tardivement sur cette opposition entre deux formes d'écriture – sans reprendre le partage entre masculin et féminin:

« Je crois que c'est ça que je reproche aux livres en général, c'est qu'ils ne sont pas libres. On le voit à travers l'écriture: ils sont fabriqués, ils sont organisés, réglementés, conformes on dirait. Une fonction de révision que l'écrivain a très souvent envers lui-même. L'écrivain, alors il devient son propre flic. J'entends par là la recherche de la bonne forme, c'est-à-dire de la forme la plus courante, la plus claire et la plus inoffensive<sup>2</sup>. »

1. Marguerite Duras et Michelle Porte, *Les Lieux de Marguerite Duras*, op. cit., p. 102.

2. Marguerite Duras, *Écrire*, Gallimard, 1993, p. 41.

a fait une œuvre magnifique mais qui ne coïncide pas complètement avec lui-même. C'est une œuvre pudique, c'est une œuvre limitée par le dehors. J'ai toujours pensé ça, je ne l'ai jamais dit. Je le dis maintenant qu'il est mort, je ne l'aurais jamais dit de son vivant. C'est une œuvre très travaillée, très réduite... très mutilée... et c'est tout à fait normal qu'il ait parlé de l'écrit comme il l'a fait dans *Les Yeux verts*.

*Jean Pierre Ceton*: Je crois que c'est Queneau qui vous a dit que vous étiez écrivain, au tout début.

*Marguerite Duras*: Il ne m'a pas dit ça comme ça... Oui, j'avais un livre qui s'appelait *Les Impudents* qui avait été refusé par Gallimard.

*Jean Pierre Ceton*: Le premier?

*Marguerite Duras*: Oui. Alors après, il m'a téléphoné, Queneau. Il m'a fait venir et il m'a dit simplement ça, que je n'avais qu'une chose à faire dans la vie, c'était d'écrire.

*Jean Pierre Ceton*: ... C'est pourquoi on écrirait alors? Parce que ce serait la seule chose qu'on aurait à faire?

*Marguerite Duras*: Oui, à la place de rien. Ça ou rien. C'est-à-dire, oui, c'est impossible de ne rien faire, je l'ai dit, alors on écrit. C'est peut-être, au fond, la définition la plus exacte... Vous êtes d'accord que c'est très, très près du « rien faire ».

...